

Du désir de suicide au suicide du désir

Lise Giocondi

Volume 4, Number 6, April–May 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35116ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Giocondi, L. (1985). Du désir de suicide au suicide du désir. *Ciné-Bulles*, 4(6), 18–19.

Pour marquer 1985, Année internationale de la jeunesse, *Ciné-Bulles* a demandé à six jeunes de Matane, de Montréal et de Sainte-Thérèse de faire la critique de films présentés aux Rendez-vous du cinéma québécois. Voici leurs textes, leurs regards sur le cinéma d'ici.

Du désir de suicide au suicide du désir

Durant la semaine du 28 janvier dernier se tenait, à la Cinémathèque québécoise, les Rendez-vous du cinéma québécois, rétrospective des films québécois sortis depuis les Rendez-vous de l'automne 1983. En tout, un choix de 87 oeuvres cinématographiques, comprenant fictions, documentaires et films d'animation.

À ces Rendez-vous, les bons films ne manquaient pas. Il est vrai que les amateurs de *La guerre des étoiles* ou encore de *Indiana Jones* auraient été quelque peu déçus, car cela ne ressemblait en rien à ce type d'histoire à l'américaine, mouvementée, à émotions fortes, crispant de tension chaque spectateur sur son siège. Bien au contraire, il s'agissait là de films tout simples, parfois durs moralement, traitant du quotidien, des espoirs des gens... de la vraie vie quoi !

Parmi ces films, celui de Micheline Lanctôt, *Sonatine*, a attiré mon attention. Le sujet : l'histoire de deux ado-

lescentes, deux copines confrontées à l'indifférence de la société, qui se sont enfermées volontairement dans leur petit monde, walkman aux oreilles, et se sont coupées de cette société qu'elles refusent, qui les ignore, pour vivre dans leur univers silencieux où tous les bruits, toutes les conversations leur parviennent comme un murmure. Face à l'absence de vraies communications dans leur famille et à l'école, elles en arrivent peu à peu à la solution du suicide, seul moyen de susciter des réactions chez les gens, seule façon de savoir jusqu'à quel point la société est insensible, surtout quand on a décidé de mourir sous le nez des gens, assis sur un banc de métro, avec en plus une petite pancarte comme appel au secours pour que revienne à tous ces individus, à eux seuls, la décision finale de les sauver ou de les laisser mourir. Ce qu'il y a de dur dans ce film, c'est cette indifférence des gens qu'on nous montre jusqu'à la fin ; aucune réaction des passagers du métro à l'écriteau des deux jeunes filles. Même leur suicide est inconnu. Personne pour s'en apercevoir, personne pour les sauver ni même pour les pleurer, rien du tout. Un film duquel on pourrait dire qu'il se termine assez mal, qu'il ne suit pas la tradition du « tout est bien qui finit bien », puisque les gens sont même indifférents à la mort. Qu'à cela ne tienne, la vie des autres continue, la société ne changera pas pour deux suicides et *Sonatine* montre cette société telle qu'elle est, sans grands cris dénonciateurs, sans faire la morale ou proposer de solutions. Le film se contente de dépeindre notre société, de nous faire réfléchir et d'interroger nos comportements.

Les enfants des normes ; post-scriptum, un documentaire de Georges Dufaux, ressemble un peu à *Sonatine*. Le film ne peut, lui non plus, laisser les jeunes



Le goût du suicide : *Sonatine* de Micheline Lanctôt.

indifférents, ceux qui sortent de ces grosses usines que sont les polyvalentes, devant le portrait peu reluisant qu'il dresse de la société, de l'éducation, de l'avenir des jeunes, du chômage partout présent qui menace d'abord les jeunes, futurs postulants, sans expérience, d'emplois. Ainsi *Les enfants des normes post-scriptum* n'est pas un de ces films tout beau, tout rose pouvant nous faire rêver d'un avenir meilleur, du commencement d'une société nouvelle. Pas du tout. On a juste à regarder ce que sont devenus ces jeunes adolescents cinq années après les avoir rencontrés à la polyvalente (voir la série *Les enfants des normes*, également de Georges Dufaux). Pour certains, l'école représentait une sorte de jeu pas très motivant ; pour d'autres, la première étape nécessaire vers un bon travail, un avenir prometteur, pour se rendre à l'évidence qu'une fissure énorme sépare notre insouciance, nos rêves d'adolescents de la réalité d'un emploi à trouver, d'une famille à élever. Mais, ce qui dérange le plus en regardant ce film, c'est cette totale absence de surprise qu'on ressent vis-à-vis ce que sont devenus plusieurs des étudiants rencontrés dans *Les enfants des normes* après quelques années. Il n'y a pas de surprise. On pouvait facilement deviner le chemin qu'emprunteraient tous ces jeunes, comme si la catégorisation dans certains groupes, faite dès le secondaire, déterminait pratiquement de façon sûre notre genre de vie futur ; à se demander nous-même de quel groupe nous faisons partie, pour essayer de prédire ce que nous deviendrons, même si dans le fond nous le savons déjà. Ce film nous fait partager le quotidien de tous ces jeunes adultes qui ont dû laisser leur rêve de côté pour la réalité de la vie qui impose, déjà à 20 ans, la responsabilité d'une famille, d'une maison à payer, d'un emploi à trouver. On voit se profiler à l'horizon la ressemblance des jours tout en cherchant à être heureux, tandis que, pour ceux que les études ont tenté, l'espoir persiste encore d'avoir une existence plus confortable, plus proche de leurs désirs, que celle de leurs parents.

Enfin, le film de Diane Poitras, *Pense à ton désir* est un film tout en douceur, plein d'intimité et de tendresse. D'une trentaine de minutes, ce film raconte une belle amitié entre deux femmes de 50 ans qui se disent mutuellement leur angoisse, leur désir. L'une fait face à la ménopause, se sent vieillir, dévalorisée par la société ; l'autre est prise d'un désir impossible, être aimée de son mari pour ce qu'elle est à ce moment de sa vie, une femme active, bien dans sa peau. Ensemble, elles se réconfortent, s'aident, se donnent du courage par leur amitié, leurs douces confidences. Elles reprennent confiance en elles, en la vie qui, à 50 ans, est loin d'être finie. Un beau film qui nous fait pénétrer dans l'univers des femmes d'un certain âge, nous dévoilant leur crainte, leur solitude, et cette silencieuse remise en question d'une vie, tout cela dans un calme, dans une atmosphère d'intimité profonde qu'a très bien su évoquer Diane Poitras, tout en nous faisant méditer sur la vieillesse, sur la place qu'accorde la société à tous ceux, à toutes celles qui ont dépassé la quarantaine.

Décidément, il n'y a pas d'âge pour réapprendre à faire de la bicyclette !

Lise Giocondi
Montréal

C'est comme un film d'amour ?

Les images d'un monde urbain, aux gratte-ciel glacés faisant l'éloge d'une société moderne, anonyme ; images d'un vieux couple passant devant un graffiti proclamant le « genetic control », comme un avertissement. Le début de *C'est comme une peine d'amour* de Suzanne Guy dessine un monde froid, « bétonnisé », où les regards impersonnels sont réfléchis par une multitude de miroirs aussi stériles que les corridors vides et aseptisés d'un hôpital. Le début comme la fin du film sont en contraste avec le ton de l'ensemble, comme si la réalisatrice nous disait « voilà comment je ne veux surtout pas aborder un sujet aussi controversé et tabou que l'avortement ».

L'objectivité et le regard extérieur ne peuvent avoir la parole que dans un documentaire au sens strict. Or Suzanne Guy a décidé de laisser parler l'émotion, le subjectif. Des hommes mais surtout des femmes vont, pendant une heure trente, parler d'eux, dévoiler un moment difficile de leur existence. Ils vont dire et décrire devant la caméra, sans fausse pudeur, comment ils ont vécu l'avortement. Ils vont se raconter, s'exprimer comme si la caméra n'existait pas, comme s'il n'y avait qu'eux et Suzanne Guy. C'est tout à son honneur ; faire oublier le médium pour ne nous laisser que le témoignage. *C'est comme une peine d'amour* relève du document témoin plutôt que du documentaire sur l'avortement. Le film ressemble davantage au cinéma direct qu'au dossier d'information.

La caméra de Suzanne Guy est étonnante de délicatesse et de retenue face à ceux qu'elle filme, face surtout à leurs émotions. On la sent pleine de cette volonté de montrer avec le plus grand respect la réalité d'un sentiment ; de cette honnêteté de ne garder que l'essentiel sans trop le déformer.

Mais *C'est comme une peine d'amour* n'est pas un collage d'images « ethnologiques ». Il a le ton d'un regard profondément tourné vers l'intériorité, là où se rejoignent difficilement raison et émotion, morale et sentiment.

Dans la polémique actuelle sur l'avortement, alors que se poursuit en Ontario la croisade du Dr Morgentaler commencée 15 ans plus tôt au Québec, à côté de nouveaux films sur le sujet, documentaire - *L'avortement, histoire secrète* - ou de fiction - *La justice en procès* -, qui tentent de donner une vision objective du phénomène, le film de Suzanne Guy parle un langage, un discours tout autre. Loin de viser d'abord le débat social, théologique ou politique, loin d'objectiver l'avortement avec des statistiques et des théories, elle nous parle de sentiments, du cœur ou, plutôt, laisse parler les autres pour nous viser droit au cœur. Pour elle, l'avortement ne peut être cerné uniquement avec objectivité, l'événement lui-même relevant trop de l'émotivité. « L'avortement, c'est un concentré d'émotions », dit une des médecins qui pratiquent des avortements dans un C.L.S.C., et ce que l'on vise c'est faire sortir chez les filles cette émotion ». Comme pour les libérer d'un sentiment qu'elles ne peuvent souvent pas